

Recensions

Milieu animal et milieu humain

par Jakob von Uexküll, trad. C. Martin-Freville, Paris, Payot et Rivage, 2010

Global semiotics

par Thomas A. Sebeok, Indiana University Press, 2001

La nouvelle traduction, sous un nouveau titre, du livre le plus célèbre d'Uexküll, Milieu animal et milieu humain, paru en 1934, devrait permettre de faire redécouvrir la pensée de cet auteur majeur, cette traduction ayant le mérite de proposer de nouvelles solutions pour rendre compte des concepts allemands, la traduction de Philippe Muller restant néanmoins une référence obligée en ce qui concerne l'essai de 1940 intitulé Théorie de la signification qui n'a pas été repris aux éditions Rivages (Mondes animaux et monde humain, Paris, Denoël, 1965). Si l'on connaît principalement Uexküll à travers ses descriptions de la pauvreté du milieu de la tique, descriptions qui font l'objet des premières pages du livre et sur lesquelles reviennent Heidegger, Merleau-Ponty, Canguilhem, ou encore Deleuze, sa pensée connaît une nouvelle actualité grâce à la biosémiotique dont le linguiste américain Sebeok est l'un des fondateurs, comme le remarque par ailleurs D. Lestel dans la préface de cette nouvelle traduction. De même que Canguilhem déplorait dans sa « Note sur la situation faite en France à la philosophie biologique » l'absence d'une réflexion philosophique sur la biologie, de même l'absence ou la méconnaissance du champ philosophique investi par la biosémiotique doit être palliée ; cette nouvelle traduction en est l'occasion.

Uexküll est d'abord un biologiste, auteur d'une Biologie Théorique, mais l'ambition de ses écrits n'en est pas moins philosophique : en mettant le sujet au cœur de sa biologie, il entend prolonger le projet kantien. Une des thèses fondamentales de Milieu animal et milieu humain est que l'animal n'est pas seulement une machine mais un machiniste, autrement dit un sujet créant son propre milieu (Umwelt). Par là, le biologiste balte retrouve la thèse de l'« esthétique transcendantale » selon laquelle le temps et l'espace dépendent du sujet, et il la prolonge en prenant en compte le rôle du corps. Uexküll forge ainsi les concepts de « temps perceptif » et d'« espace actanciel », ce dernier indiquant l'ancrage biologique de notre capacité à nous orienter selon la gauche et la droite notamment, et retrouvant la problématique kantienne de Qu'est ce que s'orienter dans la pensée ?

Uexküll s'oppose à la biologie physicaliste et mécanique de type behaviouriste, à sa conceptualité et à ses expériences de labyrinthe qui ignorent le milieu propre de l'animal. Par le concept de « chemin familier », la spatialité n'est pas pensée comme uniforme et mathématisable mais comme vécue. Uexküll décrit ainsi les expériences faites sur un poisson combattant qui préfère un long chemin pour aller chercher sa nourriture, quand bien même celle-ci serait visible et juste à côté de lui. Si le détour est préféré, c'est que la nourriture y demeure dans une plus grande proximité, la proximité étant en effet liée à la familiarité et non à la faible distance. La réflexion sur la signification de l'expérience est au cœur de l'entreprise uexküllienne : il n'y a pas de perception du milieu ou d'action possible sur lui sans signification. Si la signification (Bedeutung) est au cœur de la vie, l'activité essentielle du vivant est alors l'interprétation (Deutung). La biosémiotique considère en ce sens que l'unité de base du vivant n'est pas la cellule ou la molécule mais le signe, et que la vie elle-même est semiosis.

Sebeok, héritier direct d'Uexküll, a entrepris d'ériger la doctrine uexküllienne du milieu en doctrine générale du signe. Global Semiotics est composé de dix-sept essais parus entre 1991 et 2001, l'année de sa mort. Les thèmes et les questions abordés sont nombreux et variés, Sebeok s'intéressant aussi bien à la médecine hippocratique et à la biologie moléculaire qu'à l'organisation sociale des bactéries. À travers l'interdisciplinarité appelée par le caractère « global » de la sémiotique, il s'appuie sur de nombreux penseurs tels que Peirce, Cassirer ou Jakobson, qui tentent de penser de manières très différentes une seule et même chose, le signe.

Afin de fonder la sémiotique comme science, Sebeok la situe dans son rapport à la médecine, l'immunologie, la littérature, la sociologie, la psychologie, etc., il définit les voies où elle doit s'engager, ses lignes de constitution, ses enjeux, et il trouve ses fondateurs, ses précurseurs. De là résulte la dimension très factuelle voire formelle du livre – on pourrait accuser un manque de contenu, celui-ci se résumant souvent à un rappel historique qui se mêle parfois à l'anecdotique, comme les rencontres que Sebeok a pu faire.

La sémiotique est une science globale, voire la plus globale, et sa généralité pourrait en ce sens être comparée à celle qu'Aristote assigne à la science de l'être en tant qu'être. Le terme « global » qui renvoie d'abord à l'interdisciplinarité signifie plus profondément que la sémiotique se déploie en une ontologie. En faisant de la biologie et du vivant en général non seulement un objet légitime de la sémiotique, mais encore son objet privilégié, Sebeok place la biosémiotique au cœur même de la sémiotique. La critique de la sémiologie de

Saussure, dont l'étude des signes se limitait à l'homme et au social, permet à Sebeok de dépasser le paradigme purement verbal ainsi que le cadre restreint de la socio-sémiotique ou sémiotique culturelle (p. 155). Le concept de signe est assez global pour penser à la fois l'apparition de la vie, la génétique, la linguistique, la communication, le comportement social des bactéries et les postures du chat domestique.

Les deux premiers chapitres tentent de définir la semiosis et exposent deux axiomes fondamentaux : « Toute vie se caractérise par la semiosis ; et la sémiosis présuppose la vie » (p. 10). En pensant la semiosis comme le processus vital d'interprétation, ils établissent la relation ternaire de la sémiotique : signe, objet, interprète, tout en retrouvant le concept uexküllien de cercle fonctionnel (p. 25 et 32). L'expression « global semiotics » signifie donc bien que la vie est une activité fondamentalement sémiotique. Il n'y a de réel que ce qui fait sens pour un sujet, et tout milieu est centré sur un organisme, sur un interprète vivant.

La dimension fondamentalement interprétative de la sémiotique conduit Sebeok à accorder une large place à la médecine, ou sémiotique iatrique. Le chapitre « Galen in Medical Semiotics » est ainsi consacré à une réflexion générale sur le signe, le symptôme, le symbole, le syndrome, le diagnostique et l'indice. Plus qu'une des nombreuses branches de la sémiotique, la médecine est la première discipline sémiotique, elle en est l'origine. L'intérêt porté d'abord à Hippocrate et Galien, puis à Locke que l'on a appelé « le père de la médecine anglaise » (p. 54), et enfin à Thure von Uexküll, le fils de Jakob, et Giorgio Prodi, situe la sémiotique à la rencontre des sciences humaines et des sciences naturelles, la médecine étant elle-même entre les deux, comme leur racine commune.

Sebeok soulève un problème essentiel sans néanmoins le développer à la fin du chapitre 11. Le dilemme pour tous les sémioticiens est en effet la dualité entre le caractère privé, subjectif des signes et le caractère public, objectif de leur objet signifié. Sebeok pose alors la question du « type » d'ontologie déployée par la biosémiotique : penche-t-elle vers un réalisme physique ou bien aspire-t-elle au contraire à un perspectivisme ? Bien que la fin du chapitre montre que la question n'est finalement pas tranchée et que Sebeok s'arrête là où devrait commencer la réflexion qui permettrait de fonder la doctrine des signes comme ontologie – une réflexion qui devrait porter sur la relation ternaire de la sémiotique et sur le sens d'être des objets en général –, c'est vers la deuxième voie que penche Sebeok en se référant à Uexküll. Ce dernier dénonce en effet la « fiction d'un espace universel » en considérant que « tout sujet vit dans un monde où il n'y a que des réalités subjectives et où les milieux ne représentent eux-mêmes que des réalités subjectives » (Milieu animal et milieu humain, p. 71 et 154).

C'est ce que montre le bel exemple du chêne dont Uexküll interroge la réalité objective : « Comment un même sujet [le chêne] se présente-t-il comme objet dans différents milieux où il joue un rôle important ? » (Milieu animal et milieu humain, p. 156). Il semble en fait que le chêne n'existe comme objet dans aucun milieu, que ce soit dans celui « absolument rationnel » du forestier, dans lequel cet arbre devient « une brasse de bois [qu'il] essaye de mesurer avec précision » (p. 156), ou encore dans celui de la fourmi : « Dans le milieu de la fourmi, l'ensemble du chêne disparaît derrière son écorce craquelée dont les vallées et les collines deviennent le terrain de chasse des fourmis » (p. 158). Pour Uexküll, le chêne comme objet est un « chaos », c'est le chêne considéré sous tous les points de vue subjectifs, le chêne comme unité de tous les chênes, synthèse des chênes dans les milieux du hibou, du forestier, de la petite fille, de la fourmi, etc. Cet exemple montre que « le monde », ou plutôt la nature, est éclatée en une infinité de milieux subjectifs, et ce manque absolu de hiérarchie entre les milieux qui possèdent tous la même réalité subjective s'explique par l'absence de référent ultime (Dieu ou le scientifique). La conclusion de Milieu animal et milieu humain laisse ainsi entendre que les milieux animaux ne s'inscrivent pas dans un seul et même monde qui serait celui de l'homme, les milieux animaux et humains étant eux-mêmes emboîtés dans le monde de la physique classique. Le milieu de l'astronome qui s'étend jusqu'aux étoiles les plus reculées ne doit donc pas être pensé comme l'ultime contenant dans lequel tous les milieux s'emboîteraient, mais au contraire comme un milieu parmi une infinité d'autres.

Ces milieux subjectifs sont donc de véritables monades, mais à la différence de Leibniz, auquel Uexküll se réfère par ailleurs, elles possèdent portes et fenêtres : l'animalité est toujours inter-animalité. Les milieux sont en effet ouverts les uns sur les autres, et ils tissent ensemble un réseau sémiotique, le grand réseau de la Nature. La globalité sémiotique des rapports de tous les êtres vivants est inconnaissable, non seulement synchroniquement, mais encore diachroniquement – si l'on prend en compte l'évolution –, et Uexküll précise ainsi que la vue d'ensemble du rapport entre les milieux ne peut être obtenue que sur « une zone limitée » (p. 155), par exemple sur un écosystème tel que le chêne.

Hadrien Gens

La fin de la pensée ?

Philosophie analytique contre philosophie continentale

par Babette Babich, L'Harmattan, 2012

Il est des livres courts, denses et salutaires s'ils abordent des questions qui méritent d'être posées et peut-être, tranchées ! Deux manières de penser se partagent actuellement la recherche et l'enseignement philosophique, la philosophie « analytique » majoritairement anglo-saxonne et de plus en plus répandue au-delà, et la philosophie dénommée ici « continentale ».

Depuis plus d'un demi-siècle, la philosophie analytique a tout envahi, des chaires, de l'édition, des hauteurs de la voix dans l'arrogance ou le mépris pour la plupart des grandes métaphysiques ou réflexions critiques de la tradition européenne. On trouve dans cet ouvrage, à travers des dizaines de citations d'articles et d'ouvrages, plusieurs commentaires sur les guerres pichrocolines où s'affrontent tant d'universitaires mobilisés ou convaincus de leur bon droit autour de leur feuille de papier ou de... leur carrière, laquelle se doit aujourd'hui de choisir le camp le plus avan-tageux !

Plusieurs commentaires sont aussi donnés sur des « affaires philosophiques » comme la dernière élection à la chaire de philosophie du Collège de France (p. 25 et sq.), le déchirement américain autour de la french philosophy et sa récupération élogieuse ou critique, le canular scientifique d'Alan Sokal se proposant de mystifier l'herméneutique et les transpositions indues de savoirs (p. 67 et sq.), les échanges polémiques, parfois meurtriers ou dérisoires, entre philosophes d'outre-atlantique (p. 33 et sq.). Au-delà de ces parcours d'une terre philosophique dévastée, l'auteur, philosophe américaine de New York, partisan d'une philosophie critique radicale dans l'esprit européen, nous livre une vraie et utile réflexion du dedans sur le devenir contemporain de la philosophie et son exercice académique aujourd'hui divisé.

La « philosophie continentale » serait, selon l'autre, représentée par des auteurs abscons, minorés, moqués, relégués aux oubliettes de la pensée non scientifique, approximative ou erronée et sans substance. Nietzsche, Heidegger, Merleau-Ponty, Gadamer, Derrida, Deleuze, Lyotard... seraient concernés. Excusez du peu pour les essentiels premiers ; gardez raison pour les maîtres en second ! Et quelle place donner alors à un Schopenhauer avant les précédents, à un Husserl, un Bergson, un Cassirer, un Rosenzweig, ou un Ernst Bloch, un Lukacs, un Sartre ou une Arendt et tant d'autres penseurs « modernes », déconsidérés ou ignorés par nos « analytiques » ! Pour ne pas parler évidemment des phares de la philosophia perennis : Platon et Aristote, Descartes, Kant ou Hegel, parfois tout simplement exclus d'une rationalité d'apparence ou courant après celle des sciences dites « dures » !

L'univers de la pensée et son horizon se seraient-ils à ce point rétrécis ? Pour conduire à quoi ? Dans la réalité, la « philosophie analytique » résulte d'une orientation perversifiée de la pensée, d'une quête obsessionnelle de vérité formelle et sans chair, d'une imposture peut-être concernant le fond symbolique en question et finalement une forme masquée de cécité. Qu'est-ce que penser, qui appartient à tous ? À quoi faire servir son exercice, sinon accueillir des questions et non pas forcément des positions dogmatiques ou des réponses issues de telle ou telle analyse conceptuelle d'objet infime, de situations triviales ou de séquences verbales contextualisées ?

La définition du champ disciplinaire philosophique, son usage et sa finalité sont ici en jeu. L'amour de la sagesse, la conduite de la vie, l'essai de réponse aux aspects tragiques de l'existence ou à la question de l'être ont fait place à une conception étroite de la vérité, réduite à sa segmentation, sa relance continue à partir des propositions logiciennes qui s'y essaient, c'est-à-dire du langage qui les soutient, se pense lui-même et réduit la pensée du réel à une nouvelle scolastique jargonnante, labyrinthique et finalement obscurcie !

La voie traditionnelle qui donnait cohérence, hiérarchisait les plans de vérité, éclairait pour l'homme sa réalité et son destin, a fait place à des scrutations circulaires, autonomes, limitatives, sans autre but que formel. Et si même la science est le supposé modèle à imiter pour la recherche philosophique, on peut voir aisément qu'il n'en est rien en termes de résultats, de progrès critique ou moral de l'esprit !

L'auteur insiste avec force sur la distinction des deux courants, ou plutôt des deux voies ouvertes à qui veut philosopher aujourd'hui, et analyse fort bien la situation et les tendances délétères en cours. C'est la philosophie analytique qui, de plus en plus, tente de battre en brèche la forme traditionnelle de la recherche de vérité, et de critiquer ou mettre entre parenthèses l'histoire de la pensée. Triomphe-t-elle pour autant en ses apports intrinsèques et ouvre-t-elle à une quelconque heuristique ?

La « philosophie analytique » se donne comme idéal le modèle de la science, celui de la vérité scientifique (son objectivité, sa rationalité, sa cohérence, etc.) sans voir que l'objet philosophique n'est pas de même ordre et n'a pas la même finalité ou le même enjeu. La vérité de la science objective, expérimentale et mathématique, n'est pas de même nature. Liée à l'univers physique, sa rationalité technique et opératoire, sa traduction quantitative et mathématique des phénomènes n'atteignent pas à la vérité de l'être-du-monde-pour-nous comme questionnement jamais clos. En réalité, elle annule le mystère, l'étonnement d'exister, les effets sub-jectifs en nous du réel et propose des « images » de lui, des représentations abstraites, sans voir les dispositifs artificiels qui y conduisent et les interprétations déformantes obtenues. Ainsi dans l'illusion de vérité d'un métalangage captif des « images » du réel de la science !

Cette dernière voudrait avoir le dernier mot sans voir qu'elle-même est le résultat d'une opération dans le monde, un point de vue ; a fortiori, les savoirs qui voudraient l'imiter. Sans ses moyens. Et ce ne sont pas son modèle de discours ou d'autres aspects d'objectivation matérielle de la réalité qui épuisent les conditions d'émergence de la vérité. La science est un choix, une approche quantificatrice et calculante du réel mettant entre parenthèses tout autre facteur, un choix pragmatique et donc, la marque d'une option anthropologique relative et non pas absolue, si même elle se justifie d'une légitimation expérimentale ou prédictive. Toute mimésis philosophique d'elle constitue ici un trop, un pas assez ou une dérive, si même la philosophie se doit de penser la science et ses résultats. Pas forcément sur le même mode et avec les mêmes enjeux.

La philosophie analytique souffre de l'inflation des points de vue, de publications pléthoriques et aussi de son défaut d'architectures intellectuelles finalisées et inventives, de créations de systèmes critiques ou en correspondance avec la réalité humaine éprouvée. Petite main des sciences dites « dures » sans les égaler, la recherche en philosophie analytique, se donne une image du réel transférée, baisée, imitée, limitative. La raison scientifique est supposée ici le maître, au détriment de l'invention existentielle, de la création, du bricolage anthropologique ou conceptuel, en un mot de l'imaginaire qui, essentiel pour la dynamique de la pensée, se voit interdit de séjour (ou remplacé parfois par la seule catégorie du « possible » logicisé !). Elle ne voit pas qu'elle fait ainsi un certain choix du monde. La « naturalité » de celui-ci en dernière instance se voit alors perdue corps et biens dans l'occultation de l'origine, la neutralisation de l'intentionnalité réflexive, l'évacuation du sens ultime ou inaugural du questionnement – quel qu'il soit d'ailleurs – renvoyant la modalité analytique elle-même à sa propre justification !

Ce qui est appelé « philosophie continentale » pour un contrepoint à ce qui précède est d'ailleurs une commodité redondante que l'on peut refuser, si même l'Europe est le continent qui la vit naître et l'exporta ailleurs. La philosophie tient à l'universel. Elle est une histoire progressive et créatrice, un appareil de concepts opérants, un ensemble de systèmes et d'architectures intellectuelles, parfois géniaux dans la forme de leurs constructions et du sens qui en résulte. Elle n'est pas un « style » sur le mode seulement logicien, un a priori ou un parti pris formel qui ferme la pensée aux questions que posent l'être et sa nature, la conscience et l'inconscient, en un mot l'esprit et l'histoire des œuvres, comme certains le voudraient.

La vocation de la philosophie est ou devrait toujours être méta-scientifique, comme critique ou au moins distanciation par rapport au savoir, eu égard à la spécificité différentielle de l'ontologie générale dans sa relation à celle des étants et au questionnement spéculatif qui reste non comparable, ainsi qu'à des configurations existentielles non réductibles.

Il faut rendre hommage à B. Babich de rappeler ces enjeux et ces dérives qui ne doivent imposer à quiconque l'abandon des questionnements fondamentaux de l'homme sur son monde et de plus en plus maintenant, sur l'histoire de celui-ci comme résultat, processus ou enjeu critique, préoccupations dont ne trancheront pas les préventions limitant la pensée ou son bornage – dit « thérapeutique » ou pragmatiste – vis-à-vis de son horizon en question et par nature infini.

Par boutade, on inviterait volontiers à comparer le langage des uns et le langage des autres – puisqu'il faut dans la modernité revenir à celui-ci de façon inévitable – pour en évaluer les effets de clarté ou d'obscurcissement sur l'esprit et les perspectives qui, ainsi, s'ouvrent ou non à lui !

Claude-Raphaël Samama